

LYON

Rédacteur en Chef

DENIS BRACK

BUREAUX

32, r. de l'Arbre-Sec

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, r. de l'Arbre-Sec



TRIBUNE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS : 3 mois, 2 fr. — 6 mois, 3 fr. 50 ; — Un an, 6 fr. — BUREAUX DE VENTE A LYON : Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS : Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Nous donnons aujourd'hui la première Satire de BARRILLOT :

GUIGNOL EN COLÈRE (Les Chevalliers de la Trique).

LA DÉVOTE

— Je t'en prie ! — Non. — Rien qu'un instant ! — Non. La vieille grand' mère s'agenouilla auprès du lit, et prenant dans ses mains maigres la main longue et pâle de son petit-fils mourant, elle frotta contre les draps son front sur lequel pendaient des cheveux blancs :

— Je t'en prie, mon bien-aimé : tu sais si j'ai eu soin de ton père quand il était petit, tu sais si je lui ai épargné les bons conseils... depuis il y avait quelque petite brouille entre nous... mais tu souffres, je suis revenue, et je ne veux pas que tu meures comme cela, je veux avoir cette consolation de savoir que tu t'es repenti... il est là, le confesseur... un brave et digne prêtre, reçois-le, dis-lui un mot, un seul mot, et Dieu te pardonnera... et mes dernières années de vie seront heureuses et calmes... veux-tu, dis?... Tu veux bien, n'est-ce pas ?

— Non, fit le moribond. — Tout cela, ce sont des idées fausses, vois-tu. Il n'y a rien de vrai que Dieu qui reçoit les repentants dans son sein... tu auras l'éternité de joie... et nous nous retrouverons. Je vais le faire entrer... — Non, répéta l'homme.

Tu veux donc me faire de la peine jusqu'à ton dernier moment... tu veux donc être damné... damné ! le vilain mot !... et puis, qui sait ? Si Dieu te voit revenir à lui, peut-être il te guérira... et tu ne voudrais pas mourir par ta faute. Là ! tu es plus calme... tu veux bien le recevoir, c'est convenu. Ah ! je savais bien que tu aimais ta vieille grand-mère...

Elle se lève et se dirige vers la porte. — Non, articula désespérément le mourant que la dernière douleur étreignait à la gorge. Elle fit semblant de n'avoir pas entendu et mit la main sur la clef.

— Non, cria-t-il. Elle se retourna en colère. Ses yeux furent presque haineux, elle fit un pas vers le lit et s'écria : — Tu ne veux pas ! eh bien ! moi je le veux !

Puis, comme ayant honte de son emportement, elle se rapprocha du moribond auquel elle adressa les plus douces paroles, en retrouvant dans sa mémoire les phrases douces avec lesquelles on berce les enfants.

Petit chat, tu ferais pas des gros chagrins à grand'maman. Elle est bien vieille, cette pauvre grand'maman. Vous n'êtes donc plus le p'tit fils chéri à grand'mère... voyons, faites vite une risette et disez que vous êtes bien obéissants... que vous voulez bien recevoir le bon monsieur...

Et elle le dodelinait dans ses bras, tandis que ses lèvres, à lui, pâlissaient, que son front se marbrait de teintes jaunes, traits que font les doigts de la mort qui vous prend par la tête, tandis que ses dents se serreraient, que la langue enflait, que les

pieds devenaient froids et que le drap s'abaissait sur les genoux qui se glaçaient...

— Na ! nous sommes bien gentils, continuait la grand-mère, je vais l'appeler, le bon prêtre... n'est-ce pas ? tu veux bien !

Un sifflement guttural s'échappa des lèvres du moribond : Ses yeux, convulsionnés par l'agonie, se tournèrent vers la vieille femme, son torse et ses bras se crispèrent dans un mouvement de colère, son regard se chargea de reproche...

— Je peux faire entrer, n'est-ce pas, répétait la femme...

L'homme ne répondit plus : dans ce dernier effort de protestation, il était mort. Et son regard et son bras menaçaient et protestaient encore...

La vieille recula devant l'expression de ce visage, elle voulut dire encore :

— Tu veux bien !

Puis elle s'aperçut que son petit-fils était mort, elle poussa un cri, et tomba en arrière sur le fauteuil.

Elle était dévote dès le berceau, grâce à l'ignorance de sa nourrice : elle pria avec un chapelet dont elle suçait les grains.

On lui disait alors, quand elle était sage, que l'enfant Jésus lui donnerait un gâteau : si bien que, lorsque son père songeait à elle et lui rapportait un jouet, elle devait répondre : Merci, petit Jésus.

Le père passait après la Divinité.

L'enfant grandit, apprenant le catéchisme avant l'histoire et sachant prier avant de savoir lire.

Pour elle, son horizon se bornait à droite par un prêtre, à gauche par un confessionnal, en face par une table qu'on lui disait être sainte : au quatrième plan, une mère dont la mission la plus sérieuse était de lui dire :

— As-tu bien fait ta prière, hier au soir ?

Quand elle était à table avec ses parents et que le père se laissait aller à quelque conversation sérieuse, sentant le fagot, la mère adressait à son mari des regards comminatoires ; et seule avec l'enfant, elle lui répétait :

— Il faut bien prier Dieu pour petit père qui ne va pas à la messe.

Le prêtre, de son côté, ne se faisait point faute de l'inviter à ramener son père à la pratique de la religion.

Si bien que pour la petite le père était un peu damné, et que l'enfant qui l'aimait, pleurait quelquefois ou courait s'asseoir sur ses genoux, en lui murmurant de sa petite voix enfantine :

— Papa, n'est-ce pas que tu ne seras pas damné, comme disait le bon père l'autre jour ?

Le père se fâcha violemment un jour ; mais la mère qui s'y attendait et qui avait été stylée par son confesseur, s'écria d'un air terrible :

— Vous voulez peut-être faire de votre fille une parpaillotte !

Le père prit son chapeau et sortit : il voulait avant tout la paix dans son ménage.

Plus grande, elle entra au couvent, et sa mère, en la confiant aux soins des bonnes sœurs, soupira en avouant qu'elle eût craint, en la gardant à la maison, de lui voir suivre de mauvais exemples.

Les mauvais exemples eussent été, comme de raison, donnés par le père.

Au couvent, l'éducation de la jeune fille se développa : on lui apprit que le monde était séparé en deux grandes classes, les croyants et les athées : que les croyants étaient élus de Dieu, que pour la gloire de Dieu on devait quitter amis, parents, famille ; que pour la défense des enfants de Dieu,

l'Inquisition et la Saint-Barthélemy étaient louables, que si Louis XIV se fit pardonner son orgueil, ce fut grâce aux dragonnades. Quant aux athées, c'étaient des hommes dont le nom ne devait pas être même prononcé et qu'il était révoltant de voir même figurer dans les livres : vaguement, la jeune fille saisit quelques noms auxquels on accolait, sans hésiter, l'épithète de monstres, et lorsque quelque grand criminel coupa sa femme en morceaux et fut condamné à mort, les bonnes sœurs le comparèrent à Danton et à Robespierre.

Elle apprit un jour, par hasard, le nom d'un vieil oncle qui venait de mourir en lui laissant toute sa fortune : sa famille accepta l'argent, mais donna mille francs au couvent pour qu'il fut dit des messes pour l'âme de ce grand pécheur... qui avait travaillé avec Carnot pendant la Révolution.

Elle sortit du couvent en 1815, et entendit raconter en riant, à la table maternelle, que, le 26 juin, on avait fusillé, après mille outrages, un patriote du nom d'Olivier.

— Voyez-vous, dit la mère en se signant, ces parpaillots de patriotes : il faudrait peut-être les saluer avant de les fusiller.

Elle devint dure, revêche, confite en sainteté : elle se maria et suivit les exemples de sa mère ; seulement, son mari qui aspirait à une haute position était membre de la Société de saint Vincent de Paul, et elle n'eut qu'à se louer de sa tenue.

Elle eut des enfants, et les éleva dans l'adoration de Dieu et la défiance de l'humanité : seulement son fils fit de mauvaises rencontres (ainsi disait-elle), alla à Paris, épousa la fille d'une victime de Juillet : de ce jour, elle ne le vit plus et n'en entendit plus parler jusqu'au jour où, mourant, il écrivit à sa mère qu'il laissait un fils.

Elle accourut à Paris, vit l'enfant et voulut l'enlever à sa mère pour le faire prêtre. La mère résista. La grand-mère lui prédit qu'il mourrait sur l'échafaud, et retourna en province.

Son mari était mort en odeur de sainteté. Elle ne se remarqua pas, mais installa son confesseur dans son château.

Puis elle n'eut plus de soucis : cependant le père Carré, son confesseur, lui imposa un jour, par pénitence et pour le salut de son âme, de convertir son petit-fils qui avait écrit un traité de philosophie, sous ce titre : Science et liberté.

Elle prit des renseignements : il n'y avait pas de temps à perdre, son petit-fils allait mourir de la maladie qui avait emporté sa mère, la phthisie.

Elle revint à Paris. Son petit-fils était moribond. Nous avons vu, au commencement de cet article, comment elle accomplit la mission imposée par le père Carré.

De retour dans son château, elle prit la fièvre, par désappointement et par terreur d'avoir compromis son salut en ne réussissant pas.

Mais comme elle laissa tout son bien à la communauté dont le père faisait partie, elle reçut l'absolution et mourut en odeur de sainteté.

DE PROFUNDIS!

Jules LERMINA.

Nous recevons une correspondance de notre collaborateur Moreau de Beauvière, dans laquelle il nous demande une réponse au sujet de propositions d'articles qu'il nous aurait faites à différentes reprises ces temps derniers. Or, depuis plus de deux mois, nous n'avons pas reçu une seule lettre de notre ami. Expliquera qui pourra ce mystère.

belle et jolie ? Et moi qui oubliais ce collier de perles.... Vous allez aussi à la messe, que vous avez une grande croix noire ?

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Alors c'est une parure qui doit vous rendre bien sage.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Ah ! si vous n'êtes pas sage, je vous débouclerai vos cheveux, j'arracherai ces grands pendants d'oreilles, je jeterai toutes ces fleurs d'or, je vous déganterai, je vous déchusserai de vos bottines à talons qui font du bruit ; vous ne serez plus la même après.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Comprends pas. C'est égal, je voudrais être habillée comme vous. Est-ce qu'il est besoin d'être poupée, pour être habillée de la sorte ?

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Eh bien ! je vais me croire poupée ; c'est pour semblant, parce que c'est trop difficile de l'être pour de bon.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Oh ! que je vais rire ! Il me semble me voir comme vous en princesse, en modiste, en marquise, en belle-au-bois-dormant, admirée de tout le monde, fêtée, assise sur le plus joli guéridon de la chambre, me regarder tout le jour dans un grand miroir, et ne rien faire pour ne pas salir mes gants.... Dites-donc, petite dame, est-ce qu'on m'achètera aussi ?

LYON

Les Francs-Parleurs.... et les autres.

A un vieux Grognard.

Sais-tu, vieux, qu'à moins d'être plus bête que méchant, tu fais là un vilain métier !... Quoi ! en pleine rue Impériale, à l'heure où les trottoirs grouillent de mouchards, tu nous signales comme sans-culottes !... « Haro sur ces jeunes gens affublés de carmagnoles et de bonnets phrygiens !... » Or, aujourd'hui un tel costume est pour le moins aussi dangereux qu'une souscription au monument Baudin !... Tu ne l'ignores pas, et pourtant tu as crié à pleine gorge !...

Il est vrai que, grâce à tes poumons usés, ta dénonciation n'a pas été entendue !...

Nous t'accordons pour excuse la grande ire qui a troublé ta vieille cervelle. Tu ne te connais plus, depuis qu'un des nôtres, en passant, a fait du bout de son fleuret une déchirure à ton uniforme d'occasion.

Allons, pauvre vieux, calme un peu tes esprits, et écoute cette explication :

Dernièrement, tu as apparu dans notre ville, enveloppé d'un nom étranger que nous savions enseveli depuis près de deux siècles au fond d'un tombeau. Qui étais-tu ? d'où venais-tu ? quelle avait été ton existence ? nul de nous ne le savait.

Tout-à-coup on t'a vu, au coin d'une rue, poser quelques mauvaises planches sur deux tréteaux boiteux ; puis, juché là-dessus, singeant à merveille notre illustre Jérôme Cotton, tu t'es proclamé, d'une voix cassée, un des héros de l'immortelle Rive Gauche !...

Grande fut la stupéfaction parmi nous qui pensions connaître et avoir pour amis tous les Francs-Parleurs de Paris.

Mais, nous t'avons vu à l'œuvre !...

Un jour, armé d'une grammaire, tu t'es mis à expliquer les règles du participe passé !... on eût dit un pion émérite.

Un autre jour, surpris en une faute honteuse, tu t'es frappé bruyamment la poitrine, en murmurant un long mea culpa !... on eût dit un vieux père capucin.

Et voilà tes plus belles prouesses !

Dans le même temps, nous apprimes que nos amis les Francs-Parleurs parisiens, informés de tes habiletés, s'étaient contentés de hausser les épaules, certains que tu ne tarderais pas à crever comme la grenouille de la fable.

C'est alors qu'un des nôtres s'est permis, sans se gêner, le bon tour qui a tant échauffé ta bile... Nous savions bien qu'en trouant ton travestissement nous apercevions ta véritable peau, qu'en grattant ton fard nous ferions grogner un mauvais Cassandre !...

Oui, c'était un piège, et piétrement tu y es tombé !... Tu t'es trahi toi-même, et te voilà maintenant connu de tous... tant mieux !...

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Quel bonheur !... Et... maman, je la quitterai donc ?

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Oh ! moi je ne veux pas quitter maman.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Non, je veux rester avec maman, ma bonne petite maman, na !... (Elle pleure). Vous êtes une méchante ! Je ne me laisserai pas acheter.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Vous avez donc quitté votre maman, vous ?

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Vous deviez bien l'aimer cependant, elle qui vous a donné de si belles choses.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Non ! Ce n'est pas d'elle alors que vous tenez ce brillant trousseau ? Et de qui donc !... Voyons, répondez... j'attends. Qui vous a fait ces cadeaux ?... Votre frère ?... Par-le-rez-vous ?... Ah ! je devine : vous avez gagné tout ça en travaillant.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Enfin, c'est bien quelqu'un... Qui ?... Voulez-vous dire ou je vous fouette ! Ah vous persistez à vous taire !... Tiens ! (Elle la bat). Tiens ! Tiens ! Tiens !

LA POUPEE. — Non, non, si, oui, non, oui, si,

LA FILLETTE. — Oh ma pauvre amie, je vous fais pleurer et j'ai dérangé toute votre toilette !... Venez que je rajuste cette quatrième jupe ; embrasse-moi, ma chère, bien fort..

FILLETTE ET POUPEE

3 actes dédiés à mes jeunes Lectrices.

PREMIER ACTE.

Une somptueuse poupée aux yeux mourants, au ventre à musique, qui répond par oui, si, non, chaque fois qu'on en presse le ressort. — Une jeune fille de dix ans, blonde, simple, jolte et curieuse.

LA FILLETTE. — Enfin, belle dame, vous vous êtes donc décidée à venir à moi. Que de fois j'ai rêvé de vous en passant devant le bazar. Oh ! que je vous aime ! Etes-vous contente d'être ma compagne ?... Allons, madame, répondez.

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Parfait. Serez-vous aimable avec votre amie.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Oh ! la sotté ! Eh bien, moi, je ne vous mènerai pas à la promenade.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Vous dites cela, car vous savez que lorsqu'on est jolite, on n'est pas contente de rester à la maison.

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — D'ailleurs j'exige que vous soyez obéissante. C'est maman qui vous a achetée pour moi ; vous lui avez coûté bien cher ; vous m'obéirez, n'est-ce pas, petite dame ?

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Ah ! c'est trop fort ! Quand on paie quel-

qu'un, ce n'est donc pas pour qu'il obéisse ?

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Alors, vous ferez tout ce que je vous dirai.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — C'est peut-être moi qui suis à vos ordres, belle dame ?

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Mon Dieu, que vous êtes têtue ! Soit. — Quelle belle robe de soie rose vous avez là ; du satin, encore, avec une... une... Comment est-ce que dit ma cousine ? Une valenciennaise, une angloterre. Et ce velours bleu tendre en guirlande, ces marguerites d'argent, ce camée de corail, avec le portrait d'un jeune monsieur à moustaches !... Que vous devez admirer tout cela !

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Vous êtes une indifférente.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Vous me répondez tout de travers. Qu'admirez-vous donc ? Est-ce vous dans tout ça ?

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Et vous avez raison, ma chère, car vous êtes vraiment jolite.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Comment, vous n'êtes pas belle ?

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Tiens, c'est donc pas la même chose que

Vieux farceur!... Toi, un soldat de la liberté, un martyr de la grande cause!... toi, le compagnon des Francs-Parleurs!... allons donc!...

Ah! si cela avait été vrai, nous aurions été les premiers à courir vers toi, à te tendre nos mains loyales et à serrer cordialement les tiennes. Mais, si tu connais de glorieux Francs-Parleurs, ils ne te reconnaissent point, eux! tu n'as jamais dû marcher dans leur sentier!... Parmi les Francs-Parleurs, les aînés conseillent, encouragent les jeunes, et toi, tu te targues de tes cheveux gris pour nous dénigrer, nous insulter!...

Stupide dans ton outrecuidance, tu vas jusqu'à nous reprocher notre jeunesse: « Fi de ces jouvenceaux qu'a allaités la république de 48! » En vérité, nous ne nous sentons nullement humiliés de cela!...

Peut-être, à tes yeux, vaut-il mieux avoir été bercé sur les genoux de la du Cayla, avoir grandi à Montrouge, avoir pataugé à travers les fanges de la monarchie de juillet?

Si c'est là un de tes mérites, garde-le, nous ne te l'envions point.

C'est donc dans l'orgueil de ton titre de vieux que, saisissant avidement une occasion tant cherchée, tu montes aujourd'hui sur tes ergots et étales avec une ridicule complaisance ce que tu nommes tes *états de services*!... Il nous semble entendre le Bélisaire de Marmontel:

« J'ai combattu sur les bords du Chélim et sur les rives du Mançanarez; au pied de l'Atlas, j'ai pêché à la ligne (sic.); dans Madrid, j'ai tenu haut et ferme l'étendard des *limonadiers*!... couvert de gloire, j'ai tenté, une plume à la main, de forcer la frontière française; mais, là, hélas! j'ai essuyé un désastre inénarrable!... »

Voilà, certes, des exploits *inouïs*. — Nous n'en avions jamais entendu parler!

Ah! ah!... c'est toi, le pêcheur à la ligne, le souteneur des cabarets espagnols, le maladroit contrebandier politique, qui oses à la fois, par la plus grotesque des contradictions, et nous taxer d'être trop jeunes et nous demander nos *états de services*!

Il y a environ quatre-vingts ans, un vieux radoteur de sergent, circonvenant deux conscrits nouvellement arrivés au régiment, les abasourdissait du récit fantasmagorique de ses campagnes, puis triomphait dans cette superbe péroraison: « Et maintenant osez vous comparer à moi!... »

Dix ans après, le vieux grognard expirait idiot aux Invalides, et les armées républicaines acclamaient les noms victorieux de Hoche et de Marceau! Comprends-tu?... va, nous ne sommes nullement jaloux de tes *états de services*!... à ton âge, ou nous en aurons conquis de plus honorables, ou prématurément nous serons tombés sur le champ de bataille.

Enfin, non content de nous faire un crime de notre jeunesse, tu insultes à notre pauvreté!

On devient donc bien riche dans les divers métiers que tu as faits?... Nous ignorons, nous, si jamais nous cesserons d'être pauvres, et, à vrai dire, nous ne nous en préoccupons guère... Mais si nous devenions un jour aussi riches que tu prétends l'être, il est certain que nous userions de la fortune autrement que toi!...

Dans ta satisfaction ou dans ton impuissance — choisis — tu n'as eu, en montant sur tes tréteaux, qu'un seul but (ne l'as-tu pas avoué toi-même?): celui de te distraire et pardessus le marché, s'il est possible, d'amuser le public à la façon des pitres et des funambules!

Nous, avec notre or, nous achèterions un poste de combat; et là nous voudrions rivaliser en bravoure avec les Noëlat et les Dumarest; et là, appelant à nous tous les Francs-Parleurs de Lyon, les les Gravillon, Déchaud, les Garel, les Ducarre, etc. nous saurions prouver que les jeunes Lyonnais n'ont dégénéré en rien de la valeur de leurs pères.

En attendant, nous faisons les uns et les autres ce qu'il nous est possible de faire. Présentement, privés d'armes de guerre, condamnés à de mesquines luttes, nous nous contentons de développer nos forces et de nous préparer ainsi aux véritables combats qui nous attendent. Il est vrai que,

encore... encore... là, c'est ça. — Mais qu'est-ce que j'aperçois? J'ai du rouge aux lèvres, et vous n'en avez plus sur un côté du visage... (*Elle rit.*) Ah! ah! ah! Que vous êtes laide! Quand je serai poupée, j'aurai soin de me mettre des couleurs qui tiendront mieux.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Toujours non, oui, si. Dites donc autre chose, mademoiselle; quand on est si élégante on a un peu plus d'esprit, au moins on sait parler.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Vous êtes une grande bête.

LA POUPEE. — Oui, oui.

DEUXIEME ACTE.

Trois mois après. La poupée est toute dégradée, déchirée, presque en guenilles; il lui manque un œil et les dents, le fard a disparu et laisse voir une figure de bois, plus de cheveux, de boucles d'oreilles et de bottines — La petite fille, assise devant, étudie sa leçon.

LA FILLETTE. — Je vous en fais mes compliments, vous êtes, ma chère, dégoûtante au superlatif absolu, comme dit cette vieille grammaire. Vous n'avez pas de honte!

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Se déchirer en si peu de temps, et perdre tous ses bijoux!... Qu'avez-vous fait de vos bijoux?... Les avez-vous perdus?

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Les avez-vous donnés à notre pauvre qui vient tous les vendredis.

lorsque l'occasion se présente, au lieu de *pêcher* des goujons ou de tirer à des moineaux, nous préférons chasser les oiseaux de proie et les bêtes fauves, malgré les périls qui te font peur, mon pauvre vieux!

Aussi, à l'heure de nos exercices, voyons-nous se presser autour de nous une foule nombreuse qui nous encourage, parfois nous applaudit, toujours nous est sympathique... Car on nous a vus vivre, on sait qui nous sommes, d'où nous venons, où nous voulons arriver.

Mais toi et les tiens!... avec vos sabres de bois et vos pistolets de paille, avec vos cabrioles, vos grimaces et vos grognements, à peine parvenez-vous à amasser quelques badauds autour de vos tréteaux qui déjà chancellent, et demain s'en iront où s'en va toute chose!

Et voilà pourquoi, pauvre vieux, tu crèves d'envie et de rage.

Allons, deviens meilleur. Ne reçois-tu pas de nous, aujourd'hui, une bonne fiche de consolation? Si jamais tu as été jeune et, partant, rêvé la gloire, tu dois être content!... en daignant nous arrêter quelques instants près de toi et t'adresser quelques paroles, ne te donnons-nous pas la plus grande notoriété que tu puisses acquérir?

Mais nous avons déjà perdu trop de temps avec toi... il nous faut retourner à nos utiles exercices du Champ-de-Mars!

Donc, range-toi, vieux... les jeunes passent!

Denis BRACK

SILHOUETTE MUSICALE

2^e Série, n^o 9.

BATTANDIER

Ex-chef de l'Harmonie du quatrième arrondissement et futur directeur d'une nouvelle société dont il espère être en même temps le président, enfin!

FUSAIN.

AGE: 25 ou 32 (bou-ci-bou-là).
TAILLE: la botte de Chaillier assis.
CHEVEUX: Bismarck pendant Sadowa.
FRONT: sévère, rêveur, vaste, audacieux et... inconnu.

NEZ: dit forme antique.
BOUCHE: la crevasse d'un volcan... éteint!
OREILLES: celles de Luigini (*Mon Battandier, tu dois être content!*)
DOS: Dièze.

SIGNE PARTICULIER: Se rit des bossus.

BIOGRAPHIE.

Né à Annonay en 1816 ou 1843; il a fait peu de bruit dans sa jeunesse, moralement du moins. Physiquement, il possède un attachement inouï pour la caisse roulante. Battandier (Oreste) et N... (Pylade) se livrent à des duos de justesse frénétiques et à des effets combinés qui ont le plus grand charme... pour eux. Battandier porte la médaille que son ex-société a gagnée à Grenoble; cherche pour le moment à fonder une société musicale dans le voisinage du Jardin des Plantes et envoie des lettres de convocation à tous les membres de son ex-société, afin de l'anéantir; un a déjà répondu!... c'est N...! on espère que cela n'ira pas plus loin.

EN MUSIQUE.

M. Battandier possède de très sérieuses qualités de chef d'orchestre; il a fait faire un pas immense à l'Harmonie du quatrième arrondissement, et si cette dernière a obtenu le premier prix au concours de Grenoble, c'est assurément à M. Battandier qu'elle le doit.

PETIT DIALOGUE DE LA FIN.

M. — Ah ça, dis-moi, Battandier, est-ce que tu ne trembles pas un peu au sujet de ta silhouette dans le *Refusé*?

Batt. — Moi, je suis bien tranquille.
M. — Si tranquille que ça?
Batt. — Oui. J'ai pris mes petites précautions!...
M. — Ah bast!... et comment?
Batt. — J'ai payé pot au gérant.
M. — Tu connais le gérant du *Refusé*?...

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Vous les avez vendus, bien sûr.

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Et pourquoi?... vous n'aviez pas faim.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Fâcheux, fâcheux. Mais cette robe, ces jupes brodées, qu'avez-vous donc essuyé avec?... Le parquet?

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Si j'étais à votre place, j'en torcherais la poêle à frire... Des vêtements si riches, ça doit durer longtemps.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Ah! cela s'use si vite!... Dans ce cas je n'en veux plus. Maman me gronderait de me voir faire durer les choses si peu; je ne veux plus être poupée.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Non, mademoiselle, entendez-vous!... Est-ce que j'ai tort par hasard?

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — A la bonne heure. Quand j'aurai une robe de soie, ce sera pour les dimanches, et les autres jours j'en porterai une de coton ou de laine: voilà.

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Et puis j'y coudrai des frisés de rubans, des passementeries à la taille et aux manches, des...
LA POUPEE. — Non, non, non.
LA FILLETTE. — Vous ne voulez pas? Je me contenterai de nœuds...

Batt. — Parfaitement!... et même que ça m'a coûté assez cher...

M. — Tiens! tiens! tiens! Mais c'est que je le connais aussi, moi, le gérant du *Refusé*!

Batt. — Eh alors, tu dois savoir si c'est un garçon ou une fille?

M. — Le gérant!...

Batt. — Mais non... si c'est d'un garçon ou d'une fille que sa femme vient d'accoucher?

M. — Sa femme! mais il n'est pas marié que je sache.

Batt. — Tu me montes le coup! pas marié!... avec onze enfants... à son âge! Fi! le vieux coquillard!

M. — Ah ça! mon cher, expliquons-nous, un de nous deux est bête... ou victime d'un *quiproquo*. Fais-moi le portrait de ton homme.

Batt. — Mais... c'est un petit vieux, gros, réjoui.

M. — Vieux? gros? allons donc! c'est au contraire un grand maigre...

Batt. — Ah! mon Dieu!

M. — Sec comme un croquet.

Batt. — Ah! mon Dieu!

M. — Et noir comme un pruneau.

Batt. — Ah mon ami! quelle mauvaise blague! mais alors je suis volé... et ridiculisé, on me l'a fait au *Gérant du Refusé*. (*Il tombe évanoui dans le ventre de M. qui lui prodigue les soins que nécessite son état.*)

A d'autres,

L'ACCEPTÉ.

A propos de GUIGNOL en colère

L'annonce que nous avons faite de la reprise des *Satires de mœurs* de notre collaborateur BARRILLOT a éveillé la susceptibilité de M. LABAUME, propriétaire de feu *Le Journal de Guignol*.

Dans une lettre particulière, et non destinée à la publicité, M. Labaume semble vouloir interdire à l'ex-Cogne-mou la faculté de publier de nouvelles satires, et il appuie cette intimation d'interdiction sur ses droits d'auteur du *Journal de Guignol*, au respect desquels il rappelle M. Barrillot.

En présence de cette sorte d'opposition, qui nous faisait déjà flairer un procès, nous avons adressé à notre collaborateur la lettre de M. Labaume.

Voici la réponse que nous autorise à y faire le poète:

Il prie le propriétaire du *Journal de Guignol* de vouloir bien relire l'acte de cession de ladite feuille: celui-ci y reconnaîtra que ce qui lui a été vendu, c'est le titre de l'écrit périodique ainsi que sa valeur commerciale, et non le fonds ou la forme de la rédaction, encore moins les rédacteurs.

Il y trouvera en outre les articles suivants:

« Art. 2. M. Barrillot se réserve néanmoins le droit de publication, sous quelque forme que ce soit, excepté dans un journal, les articles fournis par lui et désignés sous ces titres spéciaux: « *Lettres de Guignol aux gones de Lyon et Satires de mœurs, vers*, intitulés: *Guignol en colère*. »

« Ce droit sera exercé tant sur les 12 premiers que sur les n^{os} subséquents dudit journal. »

Que M. Labaume se rassure donc: en publiant une nouvelle série de *Satires* dans le *Refusé*, M. Barrillot n'en produira que d'inédites.

« Art. 5. M. Barrillot s'engage à ne donner, pendant un an, à aucun journal de Lyon des articles du genre de ceux qu'il doit fournir au *Journal de Guignol*. »

L'interdiction était consentie pour un an et le traité porte la date du 21 juillet 1865.

Que M. Labaume veuille bien se référer au double de l'acte sus-cité, il verra que M. Barrillot, qui a religieusement rempli tous les engagements qu'il avait contractés envers lui, a également respecté tous les droits acquis.

Et, quel que soit le déplaisir que puisse éprouver M. Labaume à ce qu'une nouvelle série de *Satires* soit publiée dans le *Refusé*, préférablement à la *Marionnette*, il faut qu'il reconnaisse que nous avons le droit de le faire, et qu'il en prenne bravement son parti.

Jules FRANTZ.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Toute simple, sans rien!

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Ce n'est pas votre dernier mot.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Mais je serai laide!

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Enfin j'y consens, vilaine méchante, en retour je me coifferai comme je l'entendrai... Est-ce qu'on n'a pas le droit de faire de ses cheveux ce que bon vous semble?

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — A propos, qu'avez-vous fait des vôtres? Vous les avez aussi vendus, bien certainement.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Le chagrin les a-t-il fait tomber?

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Que sont-ils devenus, enfin? Car vous aviez des cheveux, j'imagine.

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Tiens, c'est vrai; je ne me souvenais plus que vous portiez une fort grosse perruque.

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Mais moi, c'est différent, mes cheveux tiennent à ma tête, regardez plutôt... Je les augmenterais derrière par un gros chignon de crins noirs pour ne pas toujours être blonde, et puis une crépine avec des paillettes...

LA POUPEE. — Non, non, non.

LA FILLETTE. — Rien encore!... Vous êtes bien sévère,

LES CHEVALIERS DE LA TRIQUE

2^e Série de GUIGNOL en colère.

Gnafron est dans son échoppe; éprouvant le besoin d'effacer une chopine, il ressemelle avec ardeur une paire de souliers, en chantant ce refrain baroque qui est dans l'air de toutes parts:

« En mil huit cent soixante-neuf
« Je sais bien qui sera le bouf. »

Guignol entre en portant sur l'épaule un faisceau de triques qu'il dépose sur un tabouret garni de cuir. Gnafron, le voyant, tressaille, se lève et s'élançe dans les bras de son vieil ami qu'il n'a vu depuis trois ans.

GNAFRON.

Te revoilà, mon vieux! ça, d'où diable viens-tu?...

GUIGNOL.

Du pays où Caton a nié la vertu!...

Du pays habité par maître saint Ignace
De qui l'index crasseux dans l'ombre nous menace,
Du pays où le noir affirme qu'il est blanc,
Du pays dégradé chancelant et croulant;
Du vieux monde, en un mot, qui fait un vil commerce!
Et là, j'ai ramassé de Juvénal, de Perse
Les gourdirins qu'autrefois ces triqueurs immortels
Prenaient pour balayer le vice et les autels
Où les faux dieux possaient pour gouverner la terre.

GNAFRON.

Ah! sacré mille chiens! tu prends du caractère;
Ta vieille cadenetle a blanchi quelque peu
Mais elle est raide encor.

GUIGNOL.

Elle couve du feu!

Vois-tu, si je reviens dans ma ville bigotte,
Dont la tête est au ciel et le cœur dans la crotte,
C'est que je hais le noir et le cri des corbeaux
Qui vivent grassement de berceaux, de tombeaux,
Je rentre dans l'arène...

GNAFRON.

Ah!... la reine d'Espagne?!

GUIGNOL.

Je ne plaisante pas, ne bats pas la campagne;
Ecoute-moi plutôt... J'en ai gros sur le cœur!
Ainsi donc je reprends mes droits de franc-triqueur.
Depuis bientôt trois ans j'étouffe de silence;
Je viens comme Brennus mettre dans la balance
Ma trique au lieu de fer. Voici ce que je veux:

Prendre l'hypocrisie et le vice aux cheveux,
Et j'un fouet plébien, au manche métallique,
Les cingler jusqu'au sang, eux et toute leur clique.
Maintenant, c'est d'en bas que la moralité
Doit jaillir en éclairs sur la société;
C'est au peuple qui pense, aime, espère et travaille,
A redresser les torts de tout ce rien qui vaille
Qui va se pavanant le long des boulevards,
Pour causer comme font les perroquets bavards.

Notre époque mauvaise et de honte imprégnée
A besoin que l'on chasse aux toiles d'araignée;
Il s'en pose partout; la bête aux bras velus
Saigne tout ce qui passe, et l'on n'en parle plus.
La flamme de l'amour s'est éteinte en nos âmes,
Les hommes d'aujourd'hui valent moins que les femmes;
L'apathie envahit le centre, les faubourgs,
Et les merles gantés sifflent des calembourgs.

Depuis nos changements de places et de rues
Les trottoirs sont couverts de dindons et de grues:
Richesse et pauvreté, voilà notre bilan!
Il n'est vraiment pas gai; le luxe turbulent
Aux gueux dépenaillés montre sa mascarade;
La maison se restaure et l'âme se dégrade.
L'ouvrier écrasé sous un fardeau pesant
Compare son travail au pain insuffisant.

Les tourments, les chagrins sans cesse le harcèlent;
Les pleurs de ses enfants sur ses genoux ruissellent...

Madame la déguenillée. Vous ne voulez pas que je sois jolie peut-être parce que vous ne l'êtes plus.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Eh bien! moi, je ne veux pas être jolie, je laisserai aller mes cheveux comme ils voudront, je ne me peignerai jamais, na!... et je dirai à tout le monde que c'est vous qui en êtes l'auteur.

LA POUPEE. — Non, non, non!

LA FILLETTE. — Là, là, ne nous fâchons pas. Je me peignerai; mais vous ne voulez pas que j'y place rien.

LA POUPEE. — Si, si, si.

LA FILLETTE. — Qu'est-ce que je vais y mettre pour vous faire plaisir?... Une... une... j'ai encore peur de votre « non, non, non... » J'y mettrai là, de ce côté, une petite, bien petite rose blanche... Hein?

LA POUPEE. — Oui, oui, oui.

LA FILLETTE. — Et je serai jolie, avec si peu de chose?

LA POUPEE. — Oui, oui, oui!

LA FILLETTE. — Bravo, ma chère; voilà un gros baiser sur votre vilaine figure... Pouah! Que vous sentez mauvais!

LA FILLETTE. — Constance! Constance!

LA VOIX. — Voilà, maman!

LA FILLETTE. — Oui, ma petite maman.

FIN.

P. DÉCHAUD.

Pendant que sa compagne, aux soucis noirs, profonds, S'en va, pour les blanchir, laver quelques chiffons, Une poupée, aux pieds de laquelle tout rampe, Montre ses diamants aux flammes de la rampe ! Et l'on donne de l'or, on se pâme d'humour Pour voir cette Phryné transformée en amour ! Et des hommes blasés qui narguent la censure, Ecarquillant leurs yeux tout vitreux de luxure, Admirent, en riant d'un rire d'idiot, Deux manches à balai fourrés dans un maillot. C'est la honte à son faite !... Un peuple qui tolère Parcille ignominie a perdu sa colère.



La malhonnêteté sans vergogne renaît, Elle a mis sur l'oreille un coin de son bonnet ; Son impudeur éclate ainsi que le champagne Dont la mousse pétillante et la gaité nous gagne. Cette virago-là, — qui comprend bien son temps, — Etale carrément ses ébats dégoutants ; Elle sait, s'abstenant de parler politique, Cracher l'obscénité sur la place publique, Et la tourbe applaudit !... Cette fille a du chien ! Effronterie et ruse... Oh ! regardez-la bien, Il semble voir jaillir de sa noire prunelle Les feux désordonnés d'une fureur nouvelle ! Elle va, descendant du salon dans la rue, Tout souiller des baisers de sa lèvre lippue. Elle fait bien, parbleu !... Les mœurs ont déserté, Et le vice peut croître en pleine liberté !



Retrons-nous du mal qui chez nous veut régner : A moi, vieux Rabelais et Mathurin Régnier ! Levez-vous, prêtés-moi votre verve gauloise ! Sur tous ces éhontés, revenant de Pontoise, Dont l'or tient lieu d'esprit et le ventre de cœur, Je veux faire éclater le fou rire moqueur ; Aux bilboquets huppés que le pays engraisse Je dirai : Décampent !... et surtout sans la caisse. Les repus sous mon fouet changeront de quartier ; Je noierai l'hypocrite au fond d'un bénitier ; Il est temps d'en finir avec le jésuitisme, En battant le rappel du vieux patriotisme Avec les tibias de nos morts glorieux, Eux, qui pour s'anoblir se passèrent d'aïeux. Assez de calme plat et de sommeil stérile, Réveillons la satire acérée et virile. Pour frapper les abus, en haut, en bas, partout, Sapons les préjugés qui sont toujours debout. Amour au bien, amour au juste, au grand, et haine Implacable et vivace au mal qui nous gangrène !

GNAPRON, exalté.

Débridons le cheval que le diable enfourchait ! Je reprends ma tavelle et j'y mets un tranchet.

BARRILLOT.

POLEMIQUE

INUTILE ET DESAGRÉABLE.

Dzing ! Boum !!!
Le fait personnel... toujours !
La mousse du petit MOI.
Dzing ! Boum !!!
Que voulez-vous ? où ça vous démange il faut qu'on gratte.

Qu'est-ce que le : Hon, hon ?
De quoi se compose sa rédaction intra et extra muros ?

A part M. Aimé Vingtrinier (un pur celui-là) pas cléricale, oh ! non ! mais imprimeur dévoué, je ne vois guère qu'un maître d'école qui a la FOI, et Une particule qui a la prétention de vouloir re-

monter à Charles-Quint ; vieille souche, comme vous voyez, noblesse d'épée s'affirmant *démoc.*
Ces farceurs d'aristocrates, il ne faut pas s'y tromper, c'est tous démocrates !... en temps opportun.

La susdite particule a, dit-elle, servi... en Espagne.

Parbleu ! Innocent III, le père Claret et Marfori donc ! Ils l'ont aussi servie assez crânement, cette catholique Ibérie, je présume !

Ah ! ça, Particule de mon cœur, il ne faut pas me la faire à l'espagnole ; elle est ressassée celle-là... Et puis, je serais forcé de vous la faire aux barricades ; de l'histoire ancienne, quoi !

Allons, prenez le chemin de fer de Bourg et retournez à Madrid, vous y grossirez vos états de service.

AD MAJOREM DEI GLORIAM !

JEAN SANS-GÈNE.

LETTRE D'UN LIBRE PENSEUR

à son Neveu le Séminariste.

Si de puis longtemps j'ai cessé de t'écrire, mon cher neveu, c'est parce que notre correspondance était devenue inutile. Tu es trop bon séminariste pour te laisser *endoctriner*, comme tu dis, par un libre-penseur, et tu ne peux songer sérieusement à me convertir.

De temps à autre, cependant, je veux te dire mon avis sur les faits remarquables que nous offrira, dans ses saintes pratiques, la corporation à laquelle tu appartiendras bientôt complètement.

En ce moment même, plusieurs faits méritent notre attention.

Un certain jour tu m'écrivis de très-gros mots parce que je t'avais dit que tu te préparais à exercer un *métier*. Tu avais même, je crois, la prétention, une fois ton diplôme en poche, de remplir un *sacerdote* ! Sans me fâcher, je te répondis simplement que les sacerdoxes étaient très-rares en ces temps-ci. Si tes prétentions sacerdotales subsistent encore, fais-moi le plaisir de lire le *tarif* des choses saintes, que M. Chatain, curé de l'Arbresle, vient de communiquer à ses *ouailles*. A moins que l'atmosphère du séminaire ait éteint en toi tout bon sens, tu conviendras que j'avais raison. Si c'est le mot *métier* qui t'effraie, mettons *commerce*. Remarque bien, cher petit, que je ne discute pas ce tarif ; je le signale seulement. N'ayant pas la moindre intention d'avoir, dans aucun cas, recours à votre ministère, les chiffres du tarif me sont indifférents.

J'ai lu dans les journaux qu'à l'occasion de la rentrée des cours et tribunaux, toute la magistrature, tambours en tête, militaires à la queue, était allée, comme c'est l'usage, entendre une messe. Or, les dissidences de religions ne sont pas, que je sache, un obstacle pour arriver à la magistrature. Je demande, moi, si un magistrat protestant ou juif est tenu d'assister à cette messe catholique. Si non, nous aurons des juges bénis et non bénis, c'est-à-dire des juges meilleurs les uns que les autres, ce qui est inadmissible. Comment vas-tu te tirer de ce raisonnement, mon cher neveu ?

En même temps, veuille répondre à cette question : Pourquoi, dans les lieux où se rend la justice, trouve-t-on l'emblème du catholicisme, emblème sur lequel sont obligés de jurer tous les témoins, à quelque religion qu'ils appartiennent ?

J'ai lu avec plaisir, dans un petit journal dévot, que le général Beauregard, — un général esclavagiste, — donnait pour mot d'ordre à ses soldats, *le signe de la Croix*. Que penses-tu de cette union de l'esclavage et du catholicisme ?

J'ai appris avec non moins de plaisir qu'on a fait une exposition de reliques ! En général, les expositions sont faites pour stimuler le commerce et l'industrie ; elles sont donc utiles. Mais j'avoue ne pas comprendre l'utilité de celle-là. J'attends une explication. En attendant, permets-moi de rire.

Ton oncle,

A. PYRÈTHRE.

A BATONS ROMPUS

Si la réintégration du galant et chevaleresque Constant dans les rangs de la sainte phalange de la brigade

nicipale de Paris, occupe un fauteuil placé en face du président, au milieu de l'enceinte des avocats, entre deux huissiers.

On procède à l'appel nominal, tous les pairs qui ont assisté aux deux premières audiences sont présents.

LE PRÉSIDENT. — La lecture des pièces va commencer ; accusés, soyez attentifs.

L'accusé MARTIN (de Lyon). — Je demande la parole !

LE PRÉSIDENT. — Asseyez-vous, vous ne pouvez parler.

M^e CRIVELLI, avocat. — M. le président, je demande à présenter quelques observations. (Cet avocat paraît âgé d'une soixantaine d'années.)

LE PRÉSIDENT. — Vous avez la parole. (Mouvement parmi les accusés.)

M^e CRIVELLI. — Messieurs les pairs, la compétence de la cour des pairs a été établie par la charte de 1830 ; mais aucune loi spéciale, aucun règlement particulier n'a indiqué le mode de procédure à suivre. Dans ce silence de la loi, je viens, appuyé sur le code, je viens, d'après les dispositions formelles de l'art. 257 du code d'instruction criminelle, demander que ceux d'entre MM. les pairs qui ont, soit participé à l'instruction, soit signé l'acte d'accusation, ne puissent siéger comme juges. Ma demande est basée non-seulement sur l'intérêt des accusés, mais sur celui de la défense.

L'avocat rappelle ici l'arrêt rendu hier par la cour, et croit devoir s'en appuyer pour la question préjudicielle qu'il soulève.

Vous avez, Messieurs, dit M^e Crivelli, rendu un arrêt basé sur l'art. 294 du code d'instruction criminelle ;

du sûreté ne m'étonne aucunement, en revanche, il est une chose qui m'étonne immensément, c'est que les journaux n'aient encore reçu aucune lettre dans ce goût :

« Monsieur
« Jouisssant dans le quartier que j'habite depuis cinquante sept ans d'une réputation pure, immaculée et sans tache, je viens vous prier de vouloir bien déclarer à vos lecteurs que je n'ai absolument rien de commun avec ces courcuses de demoiselles Parent, qui s'amuse à se faire arrêter la nuit par de vertueux gardiens de la morale publique.
« Recevez, monsieur, mes compliments bien sincères.

SCHOLASTIQUE PARENT,

« Garde-malade active, fidèle et discrète, « 3 fr. le jour. 5 fr. la nuit. — Rue... n°... »

On lit dans le *Bulletin des lois*, à l'article *substitution de noms*.

1864. — M. Cochon, secrétaire de la mairie de la Mayenne, est autorisé à s'appeler désormais Michel.

1864. — M. Merda, diacre, est autorisé à s'appeler désormais Méridat.

Je conçois que l'on ne choisisse pas par goût les noms de Cochon et de Merda, ces noms ont un côté ridicule et qui prête trop facilement à la raillerie et aux allusions blessantes, mais au moins, ils sont honorables, tandis que je connais nombre de gens, ornés de très-beaux noms, qui ne demandent pas à en changer et qui, pourtant, auraient des raisons bien plus sérieuses de quitter leurs *beaux* noms, qu'ils ont trainés dans les ruisseaux.

Dans des ruisseaux de sang, parfois.

Je lis dans tous les journaux :

« Comment le succès du *Diable à quatre* peut-il grandir tous les jours, puisque ce journal ne paraît qu'une fois pas semaine ?

Les journaux ont annoncé que M. de Espeleta devait remplacer Marfori dans ses fonctions d'intendant auprès de l'ex-reine Isabelle.

Ce pauvre Marfori reste donc sans emploi, mais comme il ne veut pas mourir sur la paille, on assure qu'il va se lancer dans le commerce. Il doit, dit-on, fonder une maison de blanc.

Pourvu qu'il n'aille pas manger son fonds !

Brrrr ! Je viens de commettre l'imprudence de lire un article de M. Loth, dans *l'Univers* ; j'en suis encore tout dérangé.

Je ne sais pas si M. Loth descend du biblique Loth dont jadis la femme fut changée en sel, mais, en tout cas, il n'y paraît guère à ses tartines.

Un misérable, convaincu d'avoir assassiné un homme et une femme pour les dévaliser, venait de passer en jugement.

— Accusé, lui dit le président, avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense ?

— Oui, mon bon président, fit le meurtrier, j'ai tué deux personnes pour les voler, c'est vrai, mais je travaillais pour mes enfants ; vous comprenez cela, n'est-ce pas, et vous ne voudriez pas mettre un pauvre père de famille dans l'embarras ?

Un de mes amis, surpris par un besoin aussi pressant qu'impérieux, entra l'autre soir dans un petit établissement où, plusieurs fois déjà, il a fait de folles dépenses... de 15 centimes.

La buraliste le reconnut et lui dit avec un gracieux sourire :

— Bonjour, monsieur, bonjour ! Et ce vieux monsieur qui venait quelquefois avec vous, que devient-il donc ? voilà un siècle que je ne l'ai vu.

— Il est mort, Madame.

— Comment ! vraiment, le pauvre cher homme ! que me dites vous là ? Ah ! c'était un bien bon client ! Il n'y en a plus, voyez-vous, de ces hommes là !

Dialogue entendu dans une gare de chemin de fer :

Madame. — Pourquoi n'as-tu pas pris de billets d'aller et retour, ça coûte moins cher.

Monsieur. — Parce qu'il faudra probablement que nous couchions là bas.

Madame. — Oh ! ça, non, par exemple, c'est impossible !

Monsieur. — Tu sais pourtant bien que la nourrice écrit que le petit est très-malade.

Madame. — Ça ne fait rien, faut que je revienne ce soir ! Ah ! bien, merci, et mes factures ! !

Une dépêche privée... d'authenticité, nous apprend que don François d'Assises serait fort souffrant de la jaunisse.

C'était avant hier. — Soyons actuel. M^{lle} Y***, des Folies Dramatiques, qui est si grande, si grande et si maigre, si maigre qu'on l'a surnommée « Vendredi Saint » avait reçu, au théâtre, un superbe bouquet de lilas. — Une rareté dans cette saison.

— Tiens, fit Chilpéric-Hervé, tiens du lilas ; oh ! le beau lilas de Perche.

Jules PELPEL.

Au moment même où la poste nous remettait l'article de notre collaborateur, les journaux recevaient un *communiqué* affirmant que « l'inspecteur Constant reste sans emploi, etc. »

Nous voulons bien admettre que le sieur Constant est encore sans emploi ; mais le sera-t-il longtemps ? Voilà ce que le communiqué ne dit pas.

N. D. L. R.

AVIS A NOS LECTEURS MARSEILLAIS

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous obligent de suspendre, jusqu'à nouvel ordre, la vente du *Refusé* à Marseille.

Les nombreux et sympathiques lecteurs que nous avons dans cette ville, n'auront qu'à envoyer un mandat d'abonnement au bureau du journal pour recevoir régulièrement le *Refusé* tous les samedis matin, par le premier courrier.

LA SEMAINE

La *Marionnette*, trouvant la charge du *Refusé* trop lourde, l'a rejetée sur les épaules du *Bohème*, qui, infortuné ! en a été écrasé !

Un De Profundis !

La lettre qu'on va lire nous a été apportée dans nos bureaux ; nous en garantissons donc l'authenticité.

« MA CHAIR ISABO,

« Envair tou malgrai tou et contrent tou je teme
« je ne peu plu vivere san toi il fo cue sa finice et
« eue ton tutore maccorde ta mint ou jen mourirai
« je tenvoi un gro bèsè mon gneur et mon cor eta
« toi. »

« PIERRE. »

La poésie n'est pas éteinte en France. Voilà ce qu'il y a sur le volet d'un *caboulot* de Villeurbanne :

Arrêtons-nous pour boire un coup,
C'est le moyen de se distraire
A peu de frais, pour quelques sous,
On peut ensuite chanter : *Lanlaire*.

Bébé feuillette un recueil d'estampes que lui a donné son papa. Une gravure, qui représente des amours jouant dans l'onde pure, l'intéresse tout particulièrement ; sa petite tête semble travailler sous l'empire d'une réflexion profonde.

Après un instant :

— Papa, ces petits garçons n'ont donc pas peur des gendarmes ?

— Comment cela, Bébé ?

— Eh oui ! ils se baignent sans caleçons.

C'est décidément M. Béchet, le spirituel et fin chanteur comique que tout Lyon connaît, qui aura la primeur de la *chanson de Guignol* de nos amis Barrillot et Marc Burty.

M^e MÉNESTRIER. — Alors je désire que M. le président fasse expliquer catégoriquement le sieur Molard, pour qu'il déclare si je suis oui ou non son défenseur. Il m'a écrit une lettre pour me prier de l'assister aux débats. Aujourd'hui que je veux parler sur la question préjudicielle qui vient d'être soulevée par M^e Crivelli, il ne veut pas que je plaide. Qu'il s'explique.

LE PRÉSIDENT. — Je n'ai nulle question à faire à cet égard.

MOLARD. — J'ai l'intention de plaider moi-même ma cause. Mais, comme la loi veut que je sois assisté d'un défenseur, j'ai choisi M^e Ménestrier pour la forme seulement ; mais je ne veux pas qu'il parle.

M^e Ménestrier se rasseoit au milieu de l'hilarité générale.

BEAUNE. — Je demande à faire remarquer à la cour que M^e Crivelli vient de prendre la parole sans notre avis. Il a traité la question de compétence. Si nous avions voulu engager le débat, nous aurions eu à soulever des questions plus importantes que celle de la compétence : celle du choix des défenseurs, celle des récusations, par exemple. Je constate donc, en mon nom et en celui de mes co-accusés, que notre position est toujours la même qu'avant l'incident soulevé par M^e Crivelli. L'avocat n'a parlé qu'au nom d'un seul ; nous, nous n'avons pas voulu séparer notre cause de celle de nos amis.

(La suite au prochain numéro.)

Feuilleton du Refusé

N° 49

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

ACCUSÉS D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Audience du 7 mai.

Les abords du palais ont toujours leur aspect triste et morne. Le silence du quartier n'est troublé que par le bruit de la cavalerie et le roulement des voitures qui portent les juges en habit brodé. L'une de ces voitures se fait remarquer par la livrée du duc d'Orléans. A onze heures et demie, les accusés et les témoins sont introduits. A midi dix minutes les pairs sont sur leurs sièges. Six avocats seulement sont au banc des

Le colonel Feisthamel, commandant de la garde mu-

Nous avons eu le plaisir d'entendre cette petite bluette, la musique en est charmante et on ne peut plus originale. Il y a surtout un refrain sifflé qui, avant longtemps, sera entre toutes les dents des gones lyonnais.

On nous écrit de Valence :
« Il vient de se passer dans notre ville un fait inouï qu'il est bon de faire connaître au public. M. A. se promenait jeudi soir vers six heures, lorsque, arrivé dans la rue Neuve, devant la maison qu'habite le lieutenant-colonel d'artillerie, il fut arrêté par la voix du factionnaire qui lui cria de quitter le trottoir. Comme M. A. surpris, et il y avait bien de quoi, continuait machinalement d'avancer, ledit factionnaire, la baïonnette en avant, lui barra le passage et le força de passer dans le milieu de la chaussée, ainsi, du reste que les autres personnes. »

Notre ami et compatriote Randon, le caricaturiste populaire que chacun connaît, nous prie d'informer nos lecteurs que le RANDON-REVUE, illustration de l'armée, de la flotte et des gardes mobiles, qu'il va prochainement publier, n'a rien de commun avec un journal qui vient de paraître sous le titre de *La vie militaire*.

Le Secrétaire de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

LES BOULEVARDS.

Un jeune homme, que je connais légèrement, se mariait l'autre jour, et bon gré mal gré je fus de la noce. Au repas du soir, je fus placé près de la sœur de l'heureux ou malheureux époux, — une charmante demoiselle au visage frais et pur. Nous causâmes de tout et de tous, puis vert le dessert, la conversation devenant plus intime, la charmante, enfant me fit part de ses goûts, de ses inclinations de ses plaisirs.

J'appris, jugez avec quelle surprise, qu'elle ne trouvait rien de plus agréable que de prendre les chats par la queue ou de couper les oreilles des chiens, *rasibus* de la tête. — « Vous n'avez pas « idée, me dit-elle, comme j'aime tuer les petits « animaux. Ainsi à la maison, c'est moi qui coupe « la tête aux canards. Un jour j'ai voulu dépouiller un lapin tout vivant, mais il remuait tant qu'il « m'envoyait du sang plein la figure. »

Tout cela dit par une bouche mignonne, qui s'ouvrait de temps à autre pour laisser voir les plus jolies quenottes du monde. Vrai de vrai, j'étais épaté.

Hier le jeune homme, que je connais légèrement, entre chez moi :

— Monsieur, je suis profondément désolé !
— Bigre, déjà, est-ce que Madame ???
— Oh ! il s'agit bien de cela, vous connaissez ma sœur, vous savez combien elle est gentille, mignonne, charmante, eh bien ! j'apprends qu'elle vient d'entrer au couvent.

— Au couvent ! ah bien, elle est forte !
— Oui, elle a attendu sa vingt et unième année, et le jour même où elle a sonné, c'est-à-dire hier au coup de midi, elle est partie de la maison sans même embrasser son père et sa mère.

— Fichtre ! je connais peu Mademoiselle votre sœur, mais je ne crois pas avoir trouvé chez elle une vocation bien tranchée pour l'état religieux.

— Je le croyais comme vous, et même je puis vous le dire entre nous... j'avais espéré... je comptais un peu... enfin, vous ne tenez pas à rester garçon toute votre vie !

Sacrebleu !!!
Je compte ne jamais me marier, mais un jour si je commets cette faute, plaise au ciel que ce ne soit pas avec une femme qui écorche les lapins tout vivants. On commence par les lapins et on finit....

Eh bien ! je l'ai échappé belle !

La sœur du jeune homme que je connais légèrement, la petite dame dont je viens de vous parler est Française. Je connais une Américaine.... mais ce sera pour une autre fois.

Le *Figaro suisse*, cette spirituelle publication de Genève, change son format ; au lieu de paraître une fois par semaine, elle aura trois numéros. Le programme, que je reçois à l'instant, est profondément libéral et nous promet d'agréables surprises. Je sais que la chronique parisienne sera faite par un de mes amis intimes, rédacteur du *Refusé*. Je veux tant de bien à mon ami intime, que je ne lui mâcherai pas les compliments : Son entrée au *Figaro suisse* sera pour le journal un élément de succès.

Mon confrère Peney n'oubliera pas d'emprunter de temps à autre à notre voisin de Genève. On doit bien cela à une feuille qui aura de la verve, de l'entrain, quelquefois de l'esprit et souvent de l'audace.

Horreur ! Il paraît que le sultan actuel a neuf cents femmes, dont trois légitimes.

Le premier sentiment de pudeur passé, on se demande avec intérêt quel avantage possèdent les femmes légitimes sur celles qui ne le sont pas. Je n'en vois qu'un, si c'en est un : les épouses légitimes sont femmes à vie, tandis que les autres sont femmes à un caprice seulement.

C'est égal, je voudrais bien savoir si le sultan jette une fois par an le mouchoir à chacune de ses neuf cents femmes.

Avoir l'autorité, la richesse, pouvoir faire le bien, avoir droit de grâce, bref tout ce qu'il faut pour être heureux, et s'embarrasser de neuf cents femmes.

Malheureux sultan, il lui serait si facile de n'en pas avoir du tout !

Hier à eu lieu, à la Porte Saint-Martin, une représentation extraordinaire au bénéfice d'un artiste. Quel artiste ? on ne l'a jamais su ; mais peu importe.

Le public était mêlé à ce point qu'un spectateur du parterre a éprouvé le besoin de manifester son opinion à haute voix :

— Ah ! quelle jolie société, s'est-il écrié, quelle jolie société !

C'est égal nous en avons eu pour notre argent : ou nous a pris à sept heures et quart et on ne nous a lâchés qu'à une heure du matin. Plusieurs spectateurs, croyant que ça ne finirait pas, s'étaient arrangés dans leur fauteuil pour y passer la nuit !

Ravel, que l'on trouve toujours sur la brèche quand il s'agit de rendre service, a donné une bouffonnerie de son invention : *Le Marchand de programmes*. — Ça se passe dans la salle.

— Achetez mes programmes, s'écrie Ravel, vous y trouverez le récit d'un événement étrange. Un monsieur se promène dans la campagne, le tonnerre lui tombe dessus et... le change en femme !!

Après celle-là il faut tirer l'échelle.

Deux gamines de six à sept ans vont à l'école, un carton sous le bras. Le pavé est couvert de boue et toutes deux relèvent leurs petits jupons, l'une d'elles les relève un peu trop.

— A quoi penses-tu, ma chère, lui dit son amie, mais on te voit les jambes.

— Eh ! qu'est-ce que ça fait, il paraît que les hommes aiment ça !

Emile LAMBRY

GAZETTE DU PLATEAU

En 1847, le peuple aimait à banqueter.

En 1868, il aime à discourir.

Nos pères — aussi imbus de patriotisme que leurs aînés de 1830, mais plus sages qu'eux — aimaient à s'assembler en famille, pour porter des toasts à la liberté et crier au dessert : « Vive la réforme ! A bas les ministres ! »

Aujourd'hui, après vingt années d'une paix glorieuse qui nous a permis de banqueter et de crier tout à notre aise, nos estomacs satisfaits n'ont plus rien à désirer : nous avons du bonheur jusque là....

Aussi, gonflés, repus de tant de bien-être, avon-nous besoin d'un peu d'exercice pour nous préserver de l'asphyxie.

C'est ce qui explique pourquoi nos braves ouvriers du plateau — au lieu de faire des courses en vélocipèdes et de se taper sur le ventre pour ensacher leur joie — vont maintenant pérorer dans des cercles à eux, où ils digèrent à coups d'antithèses et de néologismes.

Ils ont d'abord commencé par fonder des maisons de denrées alimentaires.

Ils se disaient : « En nous associant en bon nombre pour créer des établissements de consommation, inévitablement il surgira des chicanes parmi nous ; on se calomnierait, on se jalouera, autant de sujets de distraction.... »

La chose a parfaitement réussi, et jusqu'à cette époque, la coopération n'a cessé de gagner du terrain de ce côté-là.

Chaque association a son chef, ses députés, ses ministres, son peuple et ses lois... à ressorts.

Le peuple paie et a droit de se taire ; Les députés font des discours très applaudis, mais peu considérés ; Les ministres demandent des fonds et promettent toujours merveilles ; Le chef de l'association administre.... selon sa volonté.

Du reste les sociétés coopératives n'étant créées que dans le but de procurer des distractions à leurs fondateurs, il est au moins utile que l'anarchie et la mé-sintelligence aient constamment la plus haute main sur l'ensemble de leurs gestions.

Or, quand les sociétaires manquent de sujets pour se haïr ou se quereller, ils doivent en inventer ; si l'un deux, par exemple, s'avise un jour de porter une chemise munie de tous ses boutons, on l'appellera « aristo » d'un autre, que de laborieuses études auront fait apte à donner quelques conseils, on dira : « c'est un fripon qui veut profiter de son savoir pour exploiter notre ignorance. » Une administration qui de son chef achèterait une main de papier, sans en avoir préalablement demandé l'autorisation à l'assemblée générale serait traitée « d'autoritaire » etc. etc.

Ces éternelles querelles d'homme à homme, entre coopérateurs, ont fait surgir parmi eux une multitude de *brailleurs* dont le nombre va sans cesse augmentant et promet de se transformer sous peu en une véritable épidémie.

Le beau, pour ces Démotènes du gruyère, c'est de pouvoir causer une heure durant, à propos de bottes, sur n'importe quel sujet.

Que je plains ce pauvre M. Flotard qui s'est fait le narrateur obligé de tous ces bavardages !

Jules CÉLÈS.

INEPTIES

Lyon, le 9 octobre 1868.

Tout le monde a vu(?) le 5 novembre, la petite planète Mercure se promener sur le disque solaire formant sur lui comme un petit trou noir.

Comment, voilà les astres qui donnent l'exemple ! Mercure, le dieu des voleurs, fait des trous au soleil, et on s'étonne que les joueurs à la Bourse fassent des trous à la lune.

Un indiscret m'a raconté que mardi passé, la veille de la première représentation de l'opéra comique d'Auber, Luigini avait dit à ses musiciens : — Demain, Messieurs, soyez exacts, vous savez qu'il faut jouer le premier jour de bonne heure !

Le grand drame de Charles Dickens, déjà joué par la troupe de Lamy, amène peu de spectateurs au théâtre des Célestins.

Quel est donc ce poète farceur qui a dit :

« L'Abime attire. »

A Fleur de Thé.

Luco demanda à Belliard :

— Sais-tu, bien-aimé bon, pourquoi il est dangereux d'être mordu par un chien enragé ?

— Peuh !

— Parce que c'est une mort sûre !

— Je parie, dit à son tour Belliard, que tu ignores complètement pourquoi on a choisi le signe du Sagittaire pour le mois de novembre.

— Hum !

— Parce que dans ce mois il fait si froid qu'on a besoin de s'agiter !

— Miach... etc. je le savoure !

Lisez quelquefois les affiches, cela vous amusera ; il est rare qu'on n'y trouve pas quelques drôleries.

Ainsi j'ai vu :

THÉÂTRE ROBIN

Aujourd'hui RELACHE.

Prix des places : Premières, 3 f. Secondes, 2 fr. etc.

Et les immenses placards de Rossignol-Rollin ! Quelle paille !! mon Dieu !!!

Faouët, dit le lutteur fauve. Il est breton, maigre, osseux et muselé (pour musclé).

Jules GOLLON.

A TRAVERS NOS MŒURS.

Un Tripot du quartier Latin.

Il est dix heures du soir, les gaz projettent leur lueur tremblotante à travers le brouillard ; les cafés du quartier sont remplis de consommateurs et de buveurs d'absinthe, les rues sont parcourues par des bandes tapageuses d'*escholiers* en débauche ; on rit, on chante... on crie plus encore. — Quelques uns travaillent pourtant dans leur mansarde, en tête à tête avec leur maîtresse ; — les plus malheureux, seuls, abandonnés.

Mais quel est ce jeune homme ? sa démarche est lourde, saccadée, son visage exprime les tortures morales et physiques ; il semble hésiter, s'arrêter, reprend sa marche. Cédant à la curiosité, je l'observe, je le suis.

Soudain il pâlit, il chancelle. Ses yeux, démesurément ouverts, sont fixés sur la porte blanche d'un café de la rue Monsieur-le-Prince — ou d'ailleurs. Enfin il est décidé, il pousse la porte, il est entré.

Sa physionomie s'est rassérénée au contact de la chaude atmosphère. Un masque d'insouciance sur le visage, il traverse deux salons. Il s'assoit à une table du troisième.

— Garçon, un bock. Qui veut tailler un bac ?

— Ah ! c'est Georges. Comment vas-tu ? Je suis en déveine, ce soir.

— Ah ! bien, joue avec moi. La chance tournera.

— Pas si bête ! Tu gagnes toujours. On dirait les cartes ensorcelées avec toi.

— Ah ! Monsieur est superstitieux. Tout effet ici-bas, enfant, à sa cause... Il ne s'agit que de la trouver.

— Tu parles d'or. Mais tu ne m'empêcheras pas de croire au surnaturel ; on m'a raconté tant de miracles en Bretagne, pendant mon enfance ; on m'a inculqué de tels principes de foi, que, tout en me reconnaissant l'absurdité, j'y reste opiniâtrement attaché.

— Ah ! bah ! dit un troisième, tu étais bien digne d'être catholique, alors que viens-tu faire ici ?

— Quoi ! parce que je suis chrétien, je n'aurais pas le droit de battre les cartes, d'embrasser les femmes, de culotter ma pipe ?

— Hum ! hum ! le cas est difficile et je suis peu ferré sur les arguties de la théologie. Après tout, c'est vrai : Tartufe, ce pieux coquin, l'a avoué depuis longues années : *Il est avec le ciel des accommodements*.

— Trêve à vos discussions. Nous venons ici pour jouer, jouons.

— Alors, faisons un écarté.

Et les enjeux se forment. Georges et le Breton tiennent les cartes. De nombreux paris s'engagent sur l'un et sur l'autre. Tous les visages sont anxieux.

Georges tourne le roi de trèfle.

— Ah ! toujours, murmurent quelques voix.

Les cartes tombent, se succèdent, les parties se suivent. Georges gagne et regagne ; lorsqu'il perd, on dirait qu'il consent.

Partout, dans ce salon, je vois un spectacle identique. Chaque table est assaillie par un grand nombre de joueurs entassés les uns contre les autres.

Des hommes à moustaches épaisses, à regards louches, épient les physionomies, feignant de prendre grand intérêt aux parties engagées.

Ces messieurs sont drôles, tous taillés sur le même patron, tous aussi laids et vêtus de redingotes grises-souses. Que font-ils dans ce tripot, et pourquoi ont-ils tous tressailli lorsque la conversation a été amenée sur Tartufe ?

Au surplus, la société est des plus mélangées ; des jeunes, honnêtes dépouillés prestement par des vieux à l'aspect cynique, à l'accent étranger, anglais ou allemand.

Des cris s'élèvent à l'extrémité du café. Une dame réclame à un grand monsieur, son voisin, l'argent qu'elle lui a prêté. Les mots d'*escroc*, de *marfori*... sont lancés. Le monsieur se refuse à payer — Si ce n'est par un coup de poing asséné sur la tête de la jolie prêteuse.

Un léger tumulte s'élève, mais des joueurs ne se dérangeant pas pour si peu ; d'ailleurs il est plus de minuit, et il faut achever les parties.

Georges a gagné cinquante et quelques francs ; — sur la rive droite, ce serait cinq cents ou peut-être cinq mille. — Il est joyeux, mais par saccades ; sa plaisanterie est sifflée, son rire forcé.

Enfin il part en poussant un soupir de satisfaction. Je revins plusieurs fois, et toujours Georges gagnait.

Un soir, il ne vint pas. Le lendemain son absence se prolongea, personne ne peut donner de ses nouvelles.

Huit jours après seulement on apprit que Georges avait été arrêté pour avoir escroqué un billet de cinq cents francs à un grand industriel de Paris.

Sans doute, ses gains au quartier lui avaient paru trop minimes, et ces cinq cents francs étaient destinés à lui ouvrir quelque riche tripot des boulevards.

On parla beaucoup de ce malheureux ce soir-là. Georges était étudiant de sixième année ; mais depuis longtemps il ne passait plus aucun examen. L'étude de la médecine lui avait paru trop ardue, et il avait trouvé bien plus commode de se reposer et de s'amuser. Son père payait régulièrement les dettes qu'il faisait en compagnie d'une catin quelconque ; lui ne demandait rien de plus.

Mais un beau matin Georges avait reçu une lettre de monsieur son papa, qui lui déclarait, sans ambages qu'il supprimait la pension.

Georges contracta de nouvelles dettes. Il tenta de travailler ; mais il ne put se résoudre à une occupation suivie.

On lui parla de ce tripot, il y courut. Il perdit d'abord quelque peu, mais la chance tourna — ou il la fit tourner — et depuis lors il fut proclamé le premier « pouteur » du quartier.

Sur cette pente fatale, il est rare qu'on s'arrête. Georges achève en ce moment son quatrième mois de prison. Il sortira plus pervers encore pour recommencer sa terrible industrie ; à moins qu'il ne trouve plus lucratif de se caser dans la....

C'est peu honorable, il est vrai, mais il y a longtemps que Georges a fait le premier pas.

On m'assure que de semblables tripots sont assez nombreux dans Paris. De loin en loin, le bruit autour d'eux force la police à s'en occuper.

Le café se remplit de figures sinistres, et, vers la fin de la soirée, on entend prononcer d'une voix vibrante :

— Au nom de la loi, que personne ne sorte ! C'est le commissaire de police, Bérillon, revêtu de l'écharpe tricolore, escorté de l'officier de paix des garnis, Bondeville, et de nombreux agents ; on rédige un procès-verbal, parfois on procède à quelques arrestations, et....

Le lendemain il se crée un nouveau tripot tout près de l'ancien.

H. VERLET.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

LES INUTILES

Comédie en quatre actes de M. E. Cadol.

C'est un vaste sujet que tenait l'auteur, et pourtant il n'a fait que l'effleurer. Il aurait pu, à son gré, nous donner sous ce titre une vigoureuse satire politique ou une grande étude de mœurs ; en fouillant seulement un peu ce vocable badin, il aurait pu trouver, ailleurs que dans le monde du turf, des inutilités autrement encombrantes, autrement pernicieuses que ceux — très-inoffensifs — qu'il a mis en scène.

Des inutilités ! mais, de toutes parts, de toutes sortes et dans tous les rangs il en fourmille, et de la pire espèce... Des inutilités, levez la tête et vous en rencontrerez...

M. Cadol, et nous le regrettons, s'est contenté de mettre à la scène quelques-uns de ces petits messieurs qui traînent partout leur nullité et leur cynisme.

Paul de la Fortnoye est un viveur dans la stupide mais complète acception du mot. Il avait un nom, il l'a sali ; il est jeune encore et déjà il a escompté et gaspillé sa jeunesse ; il était riche et il a dissipé sa fortune pour faire comme les autres, et il ne lui reste plus, maintenant, que des dettes ! C'est peu ?... c'est beaucoup, car aujourd'hui il jette un regard en arrière, et, en voyant le vide et le néant de son passé, il demande à vivre et à bien vivre.

C'est toute la comédie de M. Cadol.

Les quatre actes ne contiennent pas de grandes scènes à proprement parler, mais ils sont finement et spirituellement écrits, touchants parfois, intéressants toujours.

Je suis heureux de le dire, l'interprétation ne laisse rien à désirer. Il est vrai que ni M^{me} Dalloca ni M^{lle} Meyronnet n'en font partie.

M^{me} d'Herblay, la sympathique bénéficiaire, joue le rôle de Pauline avec son élégance et son talent habituels.

En abordant pour la première fois un rôle d'ingénieur, M^{lle} Smith, a prouvé qu'une actrice de talent est toujours à sa place. MM. Bondonis, Laly et Train jouent également en comédiens de valeur, quoiqu'à un degré différent. M. Ménéhand pâlit tous les jours, qu'il y pronne garde. M. Thibaud continue à promener sur la scène sa figure d'enterrement, et cela avec un succès mérité : si la direction tient tant à cet artiste ! qu'elle la lui fasse faire... la scène... mais non quand le public est là, saperbleu !...

Une note à M. Luco pour son interprétation des *Pompiers de Nanterre*, de notre ami, Antonin Louis. Ce n'a été qu'un éclat de rire, mais il a duré dix minutes.

J. FRANTZ.

P. S. — On me raconte à l'instant un fait qui me navre : Notre excellent et aimé Bondonis a eu le malheur de perdre, ces temps derniers, son père, qu'il avait appelé auprès de lui. Le jour de l'enterrement, les artistes des Célestins s'empres-sèrent d'aller rendre les derniers devoirs au défunt. Hé bien ! ils ont tous été punis d'une amende de 2 francs, pour avoir manqué une répétition...

Oh ! oh ! monsieur d'Herblay...

J. F.

Correspondance.

LE FAUX R... — Nous ne nous sommes jamais trompés sur votre compte.

FRATRE. — Discussion excellente, mais dangereuse ! Merci !

Cl. R. — De mieux en mieux !

LE LONDONNIEN. — Mon cher ami, nous n'avons pas eu de vos nouvelles depuis votre 1^{er} article : *Les Paperasses de mon Oncle*. Comment avez vous pu songer une seconde que... — Envoyez vite, vite.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.